



Le fleuve Évasion

Sarah Granereau

Je regarde les murs qui me narguent depuis trois cents jours. Je jure que je les hais !

Ils sont verdâtres de moisissure, avec de longues traînées jaunes de crasse. Ils sont rugueux et suintants, suant l'odeur de la peur et de la haine.

Ce sont mes murs.

En face de moi, ils font deux mètres de large et autant de haut.

À droite, à gauche, derrière, c'est pareil.

Le soleil se lève.

Un fin rayon passe par l'espèce de trou qui me sert de fenêtre .

La lumière vient, danse de mille petites vies, de minuscules particules de poussière. Elle vient se poser en face de moi et se réfugie dans un creux, une aspérité du mur difforme. Ma main traverse, caresse, transperce, s'amuse avec ce pont entre le ciel du dehors et mon mur.

Je regarde ce rayon de soleil. Indéfiniment, je le regarde.

Immobile, de toute ma vie, de toute mon âme et de tout mon corps, je voudrais ne vivre que dans ce bras tendu par le soleil.

Je voudrais pouvoir grimper dessus et danser, danser, danser... Je voudrais me hisser sur la lumière et monter, monter, monter jusqu'à sa source...

Ce serait la fête ! J'aurais retrouvé la vie. Mais je ne suis pas assez petit, je suis trop humain, jamais je ne serais assez infime pour partir par là.

C'est l'heure du premier repas. On ne peut pas appeler ça un petit déjeuner : une bouillie informe, inodore. Ça remplit, c'est le seul mérite. Avec un café qui n'a de café que le nom mais qui en a la couleur, à force on y croit...

La porte s'ouvre, le temps de faire passer le plateau. Elle casse le rayon de soleil qui me tient depuis longtemps compagnie et cela m'agace.

Je n'éprouve que de l'indifférence pour la porte. Elle est bête et verte, animée d'aucune vie propre, elle obéit, c'est tout. Elle obéit aux hommes en bleu mais pas à moi, c'est dire si elle ne peut pas m'intéresser !

Cette chose verte fait toujours les mêmes choses aux mêmes heures, elle ne sait pas être silencieuse alors que j'aime le silence.

Jamais elle ne sort de ses gonds, ne s'exaspère : elle demeure d'une platitude monumentale...

Quelquefois, elle me donne envie de pleurer, mais il vaut mieux que les larmes restent en moi, il n'y a rien à voir ici.

Je mange ce que la porte a fait passer. Ça n'a pas de goût, c'est blanc et pâteux. Après ça, j'ai un mauvais goût dans la bouche. Une salive et une haleine désagréables.

Je dois changer de salive, et pour ça je dois cracher, pas d'autre solution !

Alors je crache sur le mur en face de moi.

Pendant ce temps, mon pont de vie, mon bras de lumière, ma vie brassée et embrassée va rendre visite à la porte, quitte le mur. Ils vont se dire des choses tristes. Je préfère cracher que de les écouter.

Le bruit de mes crachats est la seule musique que je supporte depuis que je suis ici.

Un bruit liquide. Pas un *glouglou* de noyé. Plutôt un *pschiiittt-floc*.

Selon les jours et la consistance de la bouillie, mes crachats n'ont pas le même volume et ne font pas le même bruit.

Je m'applique à ce que mon jet de salive passe par-dessus le rayon de soleil avant d'atterrir sur le mur. Car il ne faut pas tout mélanger, je ne plaisante pas avec ça.

Le jet reste immobile, suspendu en l'air, puis vient s'écraser sur le mur.

Ma salive effectue l'unique œuvre de sa vie : elle s'en va dessiner sur le mur des lignes bizarres, inédites, en fonction des aspérités du crépi qu'elle rencontre, selon sa propre matière et son poids.

Elle descend en laissant derrière elle des traînées de son corps qui forment des signes, une écriture d'elle seule connue.

Le dessin peut être rectiligne, géométrique, tordu, ou s'essayer à des courbes plus douces.

Parfois, une ligne bifurque carrément sur la droite ou sur la gauche pour revenir ensuite sur le même tracé.

Après quelques heures, j'ai en face de moi un tableau vert-bleu, avec du gris et du jaune, plus rarement du blanc.

Ça change avec la lumière, les nuances vivent. Il y a de légères traces transparentes qui dessinent de drôles de dessins.

Tous les jours je change de tableau.

Je le contemple et n'oublie pas le bras de lumière qui se réduit petit à petit, au fur et à mesure de l'avancée du jour.

La porte fait encore quelques dons. Je regarde encore mon mur.

Je voyage sur des fleuves au travers de forêts denses et humides. Il m'arrive de grelotter.

Il m'arrive d'être arrêté par des marécages. Je bifurque. Je m'embarque sur une rivière peu profonde, où il faut ramer avec douceur.

De toute façon, je rame toujours délicatement, avec le moins de remous et de bruits possibles car je ne veux pas effrayer les animaux qui m'entourent.

Je fais une pause pour les observer et vois qu'ils me regardent eux aussi, avec curiosité. Je suis un drôle d'animal pour eux. Je ne sais pas si j'ai un nom dans leurs langages.

Les oiseaux ont toutes les couleurs du monde dans leurs plumes, et dans leurs gorges toutes les musiques.

Mon voyage se prolonge...

Il y a des chutes, des rapides, d'innombrables difficultés !

Mais je reste toujours humble face à mes succès, et discret au sujet de mes exploits.

Bien sûr, au bout d'un moment, l'eau se tarit, la rivière devient un mince filet impraticable, la forêt se finit dans une plinthe.

Les cours d'eau sont noyés dans le sol.

La nuit et l'affaissement du soleil viennent toujours trop vite...

Un jour, alors que je discutais avec un singe fort pertinent, la lumière a brusquement disparu. J'ai dû me coucher aussitôt.

S'il fait gris demain, j'ignorerai totalement la porte et je détesterai les murs.

Des murs verdâtres.

Je cracherai jusqu'à ce que la pièce soit pleine de mon odeur de salive. Pleine de moi. Plus humide que jamais.

Je ne voyagerai pas sur le fleuve.

Je ferai la guerre.

Je me battrai jusqu'au bout, même si je dois perdre mes richesses une à une.